Document généré le 7 juin 2025 11:42

XYZ. La revue de la nouvelle

Les Initiales

Jean Chapdelaine Gagnon

Volume 1, numéro 4, hiver 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2643ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gagnon, J. C. (1985). Les Initiales. *XYZ. La revue de la nouvelle*, *1*(4), 38–40.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Jean Chapdelaine Gagnon

Les Initiales

L'homme était vraisemblablement assis dans la cuisine, un bras appuyé sur la table, la tête penchée vers l'avant, comme quelqu'un qui rumine son passé, ou peut-être lisait-il tout bonnement. De temps à autre, il redressait la tête, étirait le bras, puis le ramenait vers ce qui ne pouvait être que sa bouche. Un nuage de fumée courait ensuite derrière lui, en direction de la fenêtre. Il faisait dos à la porte et restait presque immobile, exception faite de ces rares mouvements du bras, de la main, de la tête.

Sans trop savoir pourquoi, je l'épiais depuis un long moment. Quelque chose en lui me fascinait. Ses cheveux gris, rasés de près, même de loin me rappelaient ceux de mon père.

La maison qu'il habitait était petite, plutôt quelconque. La brique usée, qui n'avait pas été repeinte depuis des années, s'effritait par endroits. Un escalier extérieur, à pic et droit, menait à l'étage. Depuis ma fenêtre, de l'autre côté de la ruelle, je ne découvrais pour l'heure que la pièce à l'arrière de la maison, au premier, la seule qui soit éclairée.

Soudain, l'homme eut un geste brusque et, se tournant vers la table à sa droite, mais pas assez pour que je puisse recomposer en entier son profil, se saisit d'un objet que je ne pus identifier, mais dont je devinai qu'il s'agissait d'une plume ou d'un crayon, car il me sembla qu'il traçait fébrilement quelques mots. Cela dura peut-être vingt secondes, puis sa main retomba, comme sa tête.

Plusieurs minutes s'écoulèrent sans que l'homme, comme

prostré, ne fît un mouvement. Je ne tenais plus en place. Sans bruit, j'ouvris la porte, dévalai l'escalier, traversai la cour puis la ruelle et sautai la clôture qui ceinturait son jardin. Au rez-de-chaussée, pas de lumière. Pas de lumière non plus dans la ruelle. Pas un bruit. Je me risquai dans l'escalier dont chaque marche vacillait sous mon poids. Tant bien que mal, je parvins à la galerie qui bordait le premier, non sans avoir à maintes reprises failli me rompre les os, ratant plusieurs des marches si étroites qu'il me parut impossible qu'un homme de son âge pût emprunter cette sortie, lui eût-il fallu évacuer rapidement son logement par l'arrière, en cas d'urgence.

Debout, derrière la moustiquaire, je restai un moment interdit. Devais-je d'abord attirer son attention? N'allais-je pas l'effrayer? Du bout des doigts, je grattai le treillis métallique, me disant qu'en entendant ce bruit il se retournerait et qu'alors je pourrais, par un sourire, le rassurer avant de me présenter. Mais que lui dirais-je et que penserait-il de moi?

Je ne pouvais plus reculer. Il n'avait pas réagi à mon geste; j'avais pourtant la conviction qu'il m'avait entendu. Poussé par je ne sais quel désir fou de connaître cet homme que jamais auparavant je n'avais rencontré, je tournai le bouton de la porte qui s'ouvrit.

Le vieil homme ne bougeait toujours pas. J'entrai dans la cuisine et je m'approchai de lui, si près qu'il devait sentir mon haleine sur sa tête. Sur la table, une feuille de papier où avaient été griffonnés à la hâte quelques mots d'une main peu assurée. Je parvins à déchiffrer une phrase qui me parut sibylline: «Et mon passé me traque comme deux yeux braqués dans mon dos». Je fis encore un pas et je vis son visage, mais au même moment trois lettres, qui un instant plus tôt avaient échappé à ma lecture, attirèrent mon attention: «JCG».

Je fus pris d'un violent vertige et je voulus m'appuyer sur le dossier de la chaise où était assis le vieillard. Elle avait disparu, comme aussi la cuisine, la cour, la ruelle et jusqu'à ma maison. Me retournant alors, je découvris par une fenêtre où, un instant plus tôt, se découpait l'encadrement d'une porte menant dans une autre pièce de la maison, la même silhouette, comme aspirée loin de moi, privée désormais, et pour toujours, de tout mouvement.

Né à Sorel en 1949, Jean Chapdelaine Gagnon habite Montréal depuis 1967. Il a publié trois recueils de poèmes et de nouvelles poétiques. On a pu lire également certains de ses textes dans *Estuaire, les Écrits du Canada français, Lettres québécoises, Voix et Images, la Nouvelle barre du jour* et *Moebius*.